

Manifeste Planetizen¹

Nous avons tous appris, à l'école et ailleurs, qu'il fallait être de bons citoyens. Toutefois, nous n'avons jamais été amenés à réfléchir aux limites historiques et géographiques de l'idée de citoyenneté. Comparée à la domination implacable des tyrans, la citoyenneté constitue un net progrès qui a permis l'accès à l'éducation, aux arts, à la science, au débat ouvert et à la démocratie. Pour autant, la citoyenneté n'a jamais été un concept inclusif. La cité était dotée de murs qui séparaient les autochtones des étrangers. Parmi ceux qui vivaient entre les murs, seuls les individus capables de défendre la cité des menaces extérieures étaient éligibles au statut de citoyen, excluant d'office les esclaves, les femmes et les enfants. Par-delà les murs de la cité, il y avait la Nature, dont on extrayait la subsistance destinée à nourrir la population citoyenne et à faire prospérer celle-ci.

À l'époque des Lumières, les États repensent la notion de citoyenneté, mais cette nouvelle définition n'est pas plus inclusive que la première. Une fois encore, les étrangers, les pauvres, les esclaves, les femmes et les enfants ne sont pas considérés comme des citoyens et, en conséquence, ne peuvent pas voter ni s'exprimer sur les lois. Les États impériaux jouent des coudes pour exploiter les ressources naturelles et coloniser diverses parties du monde afin d'accumuler les richesses. De cette course au profit naissent l'esclavage, les guerres et la surexploitation des ressources naturelles, dont découlent les crises démocratique, économique, sanitaire, climatique et l'effondrement de la biodiversité que nous connaissons aujourd'hui. Ces crises-là ne s'arrêtent nullement aux murs des cités, aussi bien gardées soient-elles. Si les décisions concernant les questions locales et nationales se prennent à l'échelle des villes et des États, la résolution d'une crise qui n'a pas de frontières doit être envisagée à l'échelle planétaire. C'est la raison pour laquelle en plus d'être des citoyens de nos

¹ Le planetizen ou planétoyen est non seulement à la planète ce que le citoyen est à la cité, mais il est plus inclusif, plus respectueux de son environnement et plus capable de s'adapter aux défis globaux.

États respectifs, nous devons apprendre à devenir des *planetizens* éthiques, inclusifs et respectueux de la planète et de toutes les espèces qui l'habitent.

Les *planetizens*, quel que soit leur âge, doivent apprendre (i) à prendre soin d'eux-mêmes, des autres et de la planète, (ii) à travailler ensemble afin de surmonter les défis individuels, nationaux et internationaux (dont font partie les Objectifs de Développement Durable de l'ONU) en mobilisant les compétences communes et les technologies durables (iii) à reconnaître leur interdépendance à l'échelle mondiale, les limites de la planète et de notre société et la complexité de notre monde, (iv) à réfléchir à notre passé, à notre présent et à notre futur, (v) à être de bons ancêtres pour les générations à venir, (vi) à « planétiser le mouvement », pour reprendre les mots de Martin Luther King, ainsi que notre conception des choses, nos actions, nos droits, nos institutions, nos objectifs et notre capacité à nous mettre d'accord sur la façon dont nous devons vivre ensemble sur cette Terre.

Et si nous étions la première génération de Planetizens ?

Le terme « cosmopolite » est composé des mots grecs *kosmos*, qui signifie « universel » et *polis*, qui signifie « cité-état ». L’individu cosmopolite serait-il donc celui qui appartient à une cité-état universelle ? Pour mieux comprendre, il faut revenir au contexte grec antique qui a vu naître le terme. À l’époque, les droits dont disposait un individu en tant que citoyen, et par extension son identité, dépendaient de la cité-état dans laquelle il vivait, comme Athènes, Thèbes, et d’autres. Le terme *polis* présent dans le mot « cosmopolite » ne faisait pas référence à un lieu physique mais plutôt à une communauté morale à laquelle l’individu jurait fidélité. Sans être subordonnée à un quelconque ordre politique, religieux ou culturel, cette communauté était fédérée par un sentiment d’appartenance à la communauté humaine. De manière littérale, on pourrait traduire « cosmopolite » par « citoyen de la communauté mondiale ».

Dans le langage commun, on associe l’image de l’individu cosmopolite à celle du « globe-trotter », qu’on fasse par là référence à une personne ayant beaucoup voyagé ou à quelqu’un qui se sent chez lui aux quatre coins du monde, ces deux significations n’étant d’ailleurs pas mutuellement exclusives. Mais si le mot « cosmopolite » provient du grec, les grandes figures grecques de l’Antiquité, à l’exception peut-être de Diogène qui avait été chassé de sa cité et se revendiquait citoyen du monde, étaient tout sauf cosmopolites au sens où on l’entend de nos jours. Comme nous l’avons vu dans l’introduction de cet ouvrage, les Athéniens avaient tendance à se soucier exclusivement des autres Athéniens. La raison pratique à cela réside dans le fait que seuls les Athéniens étaient responsables de la cité d’Athènes, de la défendre contre les armées ennemis, de faire fonctionner ses institutions, etc. La grande invention athénienne qu’est la démocratie dérive d’une volonté de créer une gouvernance collective en vue d’administrer la ville. Hélas, ce concept remarquable s’enracine dans un contexte peu inclusif et l’absence de vision à long terme. Peut-on y voir une sorte de péché originel que l’on retrouvera à chaque chapitre de l’histoire de la

démocratie ? S'ils se sont défait de la royauté et de ses vices, les Athéniens ne se sont pas départis de leurs propres contradictions, puisqu'ils estimaient que certains individus étaient dignes de droits et d'autres non.

De nos jours, nous chérissons l'idéal de démocratie et de citoyenneté démocratique. Pourtant, en creusant un peu sous la surface, on s'aperçoit que les racines de cet idéal ne sont toujours pas inclusives. La démocratie s'est construite dans les cités-états, lesquelles, jusqu'à l'ère moderne, étaient circonscrites par des murs servant à protéger les richesses et les ressources provenant de l'extérieur, où les paysans étaient des exploitants agricoles qui, comme leurs noms l'indiquent, exploitaient la Nature. Les murs qui protégeaient la cité en temps de guerre étaient également gardés en temps de paix par des sentinelles chargées d'empêcher l'entrée aux paysans venus présenter leurs doléances. Et pour cause, les relations entre la cité et les zones agricoles environnantes n'étaient pas placées sous le signe de l'entente cordiale, mais plutôt de la querelle constante, les cités puissantes tirant avantage du faible pouvoir de négociation des paysans pour faire baisser le prix du grain et augmenter les impôts afin de financer les guerres et, de manière assez ironique, l'expansion de l'urbanisation. Du terme grec *polis* nous vient aussi le mot « police » : on voit ainsi dans quelle mesure le concept de cité-état et de citoyenneté est rattaché à des droits exclusifs, défendus par la force dont le monopole reviendrait à l'État.

Un citoyen est celui qui jouit du privilège de résider à l'intérieur des murs de la cité. Serait-il possible d'imaginer un sentiment semblable de fraternité et d'appartenance qui s'appliquerait cette fois à toute la population terrestre ?

Et si nous cessions de nous voir comme des citoyens et que nous nous pensions plutôt comme des planetizens ?

Les planetizens sont à la planète ce que les citoyens sont à la cité-état. Dans leur théorie, les révolutions démocratiques qui ont jalonné les XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles ont cherché à établir des droits universels. En pratique, toutefois, ces révolutions reprenaient le concept obsolète d'une citoyenneté qu'on accorderait à une catégorie de personnes et non à une

autre, valable uniquement sur une portion de territoire. On associe souvent la question des apatrides à l'Europe des XIX^e et XX^e siècles : Marx, Nietzsche, Hitler et Einstein ont tous été apatrides à un moment de leur vie. Selon le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, on dénombre aujourd'hui au moins dix millions de personnes apatrides dans le monde. Il s'agit le plus souvent de personnes nées au sein du mauvais groupe ethnique dans le mauvais pays. Un tel phénomène est la conséquence de la notion de citoyenneté : par nature, celle-ci ne vaut que pour certains et non pour tous. Il est grand temps de dépasser le champ limité de la citoyenneté pour faire émerger une notion plus universelle. Cette notion, c'est la *planetizenship* (terme que l'on préférera ici à celui de planetoyenneté qui si il rime avec citoyenneté n'est pas très heureux). Avec la *planetizenship*, l'idée d'un groupe ethnique qui ne serait pas à sa place ne fait plus aucun sens. En adoptant le concept de *planetizenship*, on abandonne l'idée selon laquelle l'individu mériterait des droits uniquement en échange de son engagement à défendre sa patrie. En fait, on va jusqu'à oublier l'idée même de défense et de guerre pour s'orienter vers une entreprise pacifique basée sur des efforts collectifs pour nourrir la population, améliorer l'éducation et la qualité de vie, assainir nos écosystèmes et soutenir la biodiversité.

Réaffirmons ici la phrase qui définit la *planetizenship* : les planetizens sont à la planète ce que les citoyens sont à la cité. En d'autres termes, que vous soyez un humain, un animal, une plante, ou un quelconque être vivant sur cette planète, vous êtes dotés de droits au sein de notre communauté planétaire. Lorsque je soumets cette idée à des amis ou des collègues, je reçois parfois en retour la question suivante : pourquoi se limiter à l'échelle planétaire ? Pourquoi ne pas étendre cette communauté à la galaxie entière, voire même à l'Univers ? La réponse à cette question réside dans le fait que les planetizens, comme les citoyens avant eux, sont interdépendants. Certains accueilleront probablement l'initiative de créer une communauté mondiale comme un énième discours de hippie ou de pacifiste. J'enjoindrais à ceux-là de prendre la mesure de l'aspect crucial de notre interdépendance. Au temps des cités antiques, ce qui se passait dans une zone géographique précise n'avait pas forcément de

conséquence sur le reste du globe. Les régions étaient liées entre elles par une relation d'interdépendance, le monde entier, lui, ne l'était pas. Aujourd'hui, ce paradigme a changé. L'exploitation des sables bitumineux à Athabasca au Canada a des conséquences sur les communautés pygmées du Congo. Nous ne pouvons plus nous permettre d'enfouir nos têtes dans le sable, bitumineux ou non, et de feindre d'ignorer l'existence de ces répercussions. En 1516, Thomas More écrivait sa célèbre *Utopie*, mettant en scène une île idéalisée séparée du reste du monde. De nos jours, cette île serait, comme tant d'autres, menacée par la montée du niveau des océans et par les ouragans causés par le changement climatique. Nous savons aujourd'hui que tout ce qui existe sur Terre est interdépendant : il est temps de faire bon usage de ce savoir et de se pencher sur la création d'une Planétopie, avant de songer à une Galaxitopie ou à une Cosmotopie qui relève encore de la science fiction comme l'a si bien démontré Isaac Asimov.

Nous découvrons en permanence de nouvelles planètes extrasolaires, mais ces découvertes n'ont aucun effet sur notre vie de tous les jours. En revanche, lorsqu'on découvre de nouveaux gisements naturels de gaz en eau profonde, les répercussions sont quasi-immédiates. Pour penser la question de l'échelle de notre projet, on peut recourir au modèle de Kardachev, qui classe les civilisations en fonction de la quantité d'énergie qu'elles utilisent. Une civilisation de Type I peut exploiter toute l'énergie disponible sur la planète; une civilisation de Type II consomme toute l'énergie solaire; une civilisation de Type III épuise toute l'énergie disponible dans le système solaire. Si notre consommation de ressources augmente chaque jour, nous n'avons même pas encore atteint la capacité d'une civilisation de type I. On peut donc raisonnablement se dire que l'on songera à passer à l'échelle supérieure plus tard, si plus tard il y a. N'oublions pas le paradoxe de Fermi : étant donné qu'il existe une multitude de planètes dans le cosmos, on devrait forcément recenser de nombreuses formes de vies extraterrestres intelligentes, or cela n'a jamais été le cas. Peut-être parce que les civilisations causent souvent leur propre perte, de la même manière que nous causons la nôtre actuellement.

Un des traits caractéristiques de notre humanité veut que lorsque nous prenons conscience de quelque chose, nous développons une responsabilité morale vis-à-vis de cette chose. Les bactéries épuisent leurs ressources au point de causer la destruction de leur environnement car elles ne sauraient faire autrement, mais au moins elles diminuent leur exploitation de ressources quand celles-ci viennent à manquer. À travers la science, mais aussi grâce à notre faculté individuelle d'imagination nourrie par les histoires que l'on peut lire et voir au cinéma, nous développons une conscience accrue de l'état du monde et nous endossons du même coup une plus grande responsabilité vis-à-vis de lui. En 2024, la Déclaration des droits de l'enfant rédigée par Eglantyne Jebb fêtera son centenaire. L'héritage de Jebb et son insistance sur la nécessité de placer les droits de l'enfants en priorité dans l'agenda de la communauté mondiale doivent être plus que jamais pris en considération. Toutefois, il convient de noter les limites inhérentes à cet héritage, puisque la Déclaration des droits de l'enfant a été rédigée par une adulte et ratifiée exclusivement par d'autres adultes. Si nul n'irait nier qu'il est injuste de mandater des hommes pour décider des droits des femmes (hypocrisie que Jebb ne connaissait que trop bien, sa relation romantique avec Margaret Keynes, la sœur de John Maynard, ayant tourné court à cause des pressions sociétales), peu s'accordent à reconnaître qu'il est hypocrite que des adultes décident des droits des enfants, en particulier lorsque l'on considère que ce sont ces mêmes adultes qui lèguent à leurs enfants et petits-enfants une planète abîmée. Malgré le rapport UNICEF OMS publié dans le lancet sur le sujet, il est difficile de concevoir que les adultes d'aujourd'hui font partie de la seule génération qui vivra plus longtemps que ses aînés *et* que ses descendants. En l'honneur du centenaire de la Déclaration des droits de l'enfant, inspirons-nous du génie de la pensée de Jebb et contribuons à celle-ci en écrivant une nouvelle Déclaration des droits du planetizen, en tirant parti des outils de l'ère numérique pour rédiger ce document collectivement, en incluant les enfants. Ainsi, chacun pourra faire entendre sa voix, donner son opinion et être entendu, quel que soit sa nationalité, ses croyances, son sexe, son genre et son âge.

Jebb avait développé une telle conscience du problème qu'elle se sentait personnellement responsable de sa résolution. En rédigeant sa Déclaration, elle marquait un moment symbolique, mais cette Déclaration n'est restée qu'un simple morceau de papier jusqu'à sa ratification par la Ligue des Nations en 1924 à Genève.

Coucher sur papier (ou sur un fichier texte, en l'occurrence) notre vision d'un futur meilleur pour les planetizens est la première étape, et peut-être la plus importante, vers la résolution des problèmes que nous avons soulevés. Toutefois, en l'absence de reconnaissance officielle des entités dirigeantes, cette vision n'aura pas plus de portée que quelques lignes de code sur un serveur. Pour passer de planetizens sur le papier à planetizens sur le terrain, peu d'options s'offrent à nous. Le point de départ le plus prometteur est peut-être de se tourner vers des individus déjà impliqués dans des actions visant à faire évoluer la communauté et à passer d'une « réflexion autour du Je » à une « réflexion autour du Nous », et de cette dernière à une « réflexion autour du Nous tous ». Je pense ici aux philanthropes. Nous vivons ce que l'on peut considérer comme un Âge d'or de la philanthropie. Les technologies axées sur les données permettent des actions philanthropiques plus ciblées. Des initiatives comme la Philanthropie efficace, dont nous avons parlé, voient le jour. L'un des aspects essentiels de la stratégie planetizen consiste à mettre à profit les technologies numériques à notre disposition afin de générer le changement le plus significatif possible à l'échelle la plus large possible. Chaque contribution compte, y compris la vôtre, qu'elle soit intellectuelle ou financière.

Mo Ibrahim compte parmi les philanthropes actifs de cet Âge d'or. Il a commencé à révolutionner le continent Africain en utilisant ses ressources financières afin de promouvoir une meilleure gestion. Ce britannique d'origine soudanaise a fait fortune dans le secteur des télécommunications en Afrique. Il a ensuite revendu son entreprise et s'est servi des bénéfices pour créer le Prix Ibrahim pour un leadership d'excellence en Afrique, un programme qui encourage financièrement les chefs d'état africains à améliorer les services de santé, d'éducation et le développement économique de leurs compatriotes, et à se

conformer au processus électoral démocratique et aux limites constitutionnelles de leur mandat. Les lauréats de ce prix reçoivent plusieurs millions de dollars destinés à empêcher les dirigeants d'avoir recours à des pratiques corrompues et de mettre de l'argent public dans leurs poches. Ibrahim est un philanthrope parmi d'autres qui a décidé de faire tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer la vie du plus grand nombre. Je suis persuadé qu'il existe de nombreux philanthropes sur Terre avec lesquels nous pouvons collaborer afin d'encourager les figures gouvernementales, quel que soit leur niveau de responsabilité, à adopter la Déclaration des droits du planetizen et à mettre ses objectifs en application. Les montants à mettre en jeu restent à déterminer, mais il s'agit là d'une initiative à notre portée qui, si elle réussit, peut mener à un changement réel et tangible.

Un des problèmes de la philanthropie actuelle réside dans le fait que les philanthropes les plus influents sont des hommes : Bill Gates, Warren Buffet, George Soros, pour n'en citer que quelques uns. Si on compte pour l'instant peu de femmes parmi leurs rangs, leur nombre est voué à augmenter à la faveur d'une cascade d'héritages qui tomberont dans les vingt-cinq prochaines années. Nous verrons alors quelques 72 trilliards de dollars changer de mains et 70 % de cette somme revenir à des femmes (on pourrait souhaiter que les états prélèvent une part importante de ces sommes via des taxes appropriées mais même ainsi il resterait une somme importante). Si même une poignée d'entre elles se tournaient vers la philanthropie, on tiendrait là le catalyseur idéal pour un changement efficace, les femmes philanthropes étant généralement plus impliquées dans l'avenir de la planète. Placer davantage de richesses entre les mains de davantage de femmes peut littéralement déplacer des montagnes, ou mieux encore, restaurer les écosystèmes montagneux ! Comme nous l'avons mentionné plus tôt, il revient souvent aux femmes d'endosser la plus grosse part des responsabilités familiales. Les femmes étant souvent chargées d'assurer le bien-être de la famille et de veiller aux ressources nécessaires aux enfants, on ne peut qu'imaginer ce que des femmes dotées de moyens financiers sans précédent pourront accomplir pour protéger les ressources de la grande famille humaine.

Pour se figurer à quoi ressemblera l'ère de la philanthropie féminine, on peut regarder du côté de la romancière américaine Mackenzie Scott, ex-femme de Jeff Bezos. Durant les deux années marquées par la crise du Covid-19, ses dons aux œuvres caritatives se sont élevés à près de 13 milliards de dollars. Cet argent a été versé, d'une part, à des familles ayant besoin d'aide pour supporter la pression financière engendrée par la pandémie, mais aussi à des universités et des institutions pédagogiques historiquement réservées aux minorités, au Planning Familial, à l'association Big Brothers Big Sisters, à des organisations promouvant le rôle des femmes, et bien d'autres encore. La démarche philanthropique de Mackenzie Scott se démarque en ce qu'elle s'efforce de détourner l'attention de sa propre figure de donatrice pour mettre en avant les associations qu'elle souhaite soutenir. Pour cela, au lieu de suivre les règles d'usage de la philanthropie qui consistent à publier un appel à candidatures auquel répondent les organisations, qui doivent alors exposer leur stratégie pour remplir les Objectifs et Résultats édictés par le philanthrope (un processus que nombre d'ONG trouvent humiliant et pénible), elle s'est chargée, avec ses équipes, de trouver elle-même les organisations qu'elle voulait aider et leur a offert des fonds très importants sans leur fixer en retour de conditions rigides. Scott n'est qu'un exemple parmi d'autres de femme philanthrope capable de changer la donne, portée par la conviction que lorsque des enfants grandissent dans un environnement épanouissant, ils finissent par recréer ce même type d'environnement une fois adultes. Il ne s'agit pas simplement d'aider la planète dans l'immédiat, mais de poser les bases d'un monde meilleur pour l'avenir. Les femmes philanthropes peuvent contribuer à faire advenir une génération de planetizens qui assureront à leur tour la sécurité de la planète pour les générations à venir et les suivantes. Nous nous penchions au début de ce chapitre cent générations en arrière, sur les grecs et leur conception limitée de la démocratie. Nous avons besoin de philanthropes qui comprennent que la famille humaine s'étend non seulement cent générations avant nous, mais aussi cent, ou même mille générations après ! Ces philanthropes pourraient compter parmi les premiers « bons ancêtres » auxquels en appelle Roman Krznaric dans son ouvrage

Le bon ancêtre: comment penser à long terme dans un monde à court terme. Dans ce livre, il nous invite collectivement à penser et à agir de manière à avoir un impact positif sur les générations futures (nous en reparlerons plus tard). Honorons l'héritage des grecs et des penseurs des Lumières, et étendons leur conception parcellaire de la citoyenneté démocratique en garantissant une *planetizenship* universelle pour le futur de l'humanité. Les grecs avaient leur agora, leur place publique et point de rencontre où étaient relayées les informations importantes. L'agora moderne, c'est l'Internet. Si l'agora antique faisait souvent aussi office de place de marché, nous devons garantir que l'usage d'Internet ne se limite pas à des fins commerciales.

La perspective de fonder une communauté mondiale apparaît si monumentale que j'ai moi-même du mal à y penser sans en avoir le tournis. Il est important d'avoir en main les outils qui nous aideront à rester ancrés. Je les trouve pour ma part dans la formule élaborée par Kiran Bir Sethi, une designer, éducatrice, réformatrice éducative, et entrepreneure dans le domaine social. À l'origine, elle imagine son approche « Feel-Imagine-Do-Share » (Ressentir-Imaginer-Faire-Partager) pour aider les écoliers à développer des projets visant à aider leur communauté, mais j'aime à appliquer sa méthode en quatre étapes dans mon propre travail et je la recommande à tout le monde, enfants comme adultes. D'abord, nous *ressentons* l'existence d'un problème. En l'occurrence, qu'il est trop restrictif de s'arrêter à l'identité et aux lois nationales, et que la notion de citoyenneté telle qu'elle apparaît dans l'histoire de la démocratie n'est pas suffisamment inclusive. Ensuite, on *imagine* une solution : il nous faut élargir la notion de citoyenneté pour la rendre plus inclusive, l'ouvrir comme un chapiteau pour y abriter tout le monde, surtout les femmes et les enfants. Ensuite, il nous reste à *faire* quelque chose pour résoudre le problème : rédiger la Déclaration des droits des planetizens ensemble en nous servant des technologies à notre disposition, et exposer les principes et les articles fondateurs de la vision *planetizenship* en plaçant les enfants au centre de la démarche, puisqu'ils sont les derniers à obtenir le droit de vote et les premiers à souffrir des conséquences d'une planète en voie de détérioration.

Enfin, nous *partageons* cette déclaration : nous nous mettons en quête d'autant de philanthropes que possible afin d'encourager les dirigeants à ratifier la Déclaration des Planetizens et à réellement intégrer les enfants au processus démocratique. Nous repensons ce faisant la révolution démocratique pour la rendre plus inclusive et plus... démocratique, dirons-nous. Nous mettons la technologie au service de notre initiative pour que voter devienne aussi facile que d'envoyer un SMS depuis son téléphone. Voici nos solutions – et il en existe encore bien d'autres auxquelles nous n'avons pas encore pensé parce que *vous* qui lisez ça, vous n'avez pas eu l'occasion de faire entendre votre voix.

Alan Kay déclara un jour : « Le meilleur moyen de prédire le futur, c'est de l'inventer ». Qui était Alan Kay ? C'était un informaticien (et guitariste de jazz professionnel) qui a inventé l'ordinateur-tablette environ 30 ans avant la sortie du premier iPad. À l'âge des mégadonnées, il nous est possible de simuler quantitativement les évènements futurs, et en particulier les catastrophes climatiques, avec une précision déconcertante. Une collègue de Kay du nom d'Alyssa Goodman, astronome très innovante à Harvard, avait lancé le projet Prediction X dans le but de retracer la manière dont les différentes civilisations avaient tenté de prédire le futur à travers l'histoire. On ne peut pas prédire à quoi ressemblera l'avenir de la démocratie, mais nous avons au moins une certitude : la démocratie du futur ne peut pas reproduire les mêmes erreurs que celle du passé. Une des façons existantes de penser le futur de la démocratie porte le nom du « Jeu B ». Il s'agit d'un modèle évolutif conçu pour prédire les formes potentielles de la civilisation future, ou des civilisations futures. Le modèle Jeu B s'oppose au Jeu A, lequel caractérise la civilisation dans laquelle nous vivons actuellement, définie par des asymétries de pouvoir qui engendrent des dangers existentiels. Le Jeu B cherche à créer des situations bénéficiant à tout le monde en prenant en considération tous les facteurs contribuant aux intérêts à long terme de la population, afin de s'acheminer vers une plus grande coopération et une meilleure santé collective. En bref, le modèle jeu B est un jeu infini où l'on respecte les biens communs planétaires tandis que le

jeu A est un jeu fini qui s'arrêtera avec l'épuisement des ressources globales dans ce qu'on peut appeler une tragédie des biens communs globaux.

Pour une meilleure compréhension de cette théorie, intéressons-nous à une des grandes civilisations du passé : les Iroquois, peuple vivant traditionnellement en Amérique du Nord. La culture iroquoise partage évidemment un tronc commun avec nombre d'autres cultures : on y retrouve l'action de rendre grâce à une divinité créatrice pour la nourriture quotidienne, le travail de la terre, l'engagement envers sa famille, etc. Toutefois, elle comporte aussi une spécificité remarquable : le principe des « Sept Générations », lequel enjoint aux chefs iroquois d'agir au nom des membres vivants de la nation mais aussi des sept générations à venir. L'idée derrière ce principe est que les peuples Iroquois ne font qu'emprunter la terre de leur progéniture qui vivra sept générations plus tard. On remarque une tendance similaire à agir au nom des générations futures chez les Gallois. Sophie Howe est l'actuelle Commissaire pour les Générations Futures pour le Pays de Galles, une fonction créée pour veiller à la protection des générations futures. Ailleurs dans le monde, le public fait pression sur les dirigeants et les membres du gouvernement pour agir dès maintenant pour le bien de ceux auxquels nous empruntons temporairement la planète. Au Pays de Galles, cette clamour du peuple s'incarne dans une seule personne. Plutôt que de faire pression sur le gouvernement depuis l'extérieur, Sophie Howe exerce son influence à l'intérieur du gouvernement, suit de près les actions quotidiennes des organismes publics gallois et tire la sonnette d'alarme lorsque les décisions du gouvernement ne se conforment pas aux objectifs de développement durable mis en place pour le Pays de Galles. On ne peut suffisamment dire à quel point il est crucial d'avoir un expert agissant au nom de la majorité silencieuse au sein des instances dirigeantes. La Commissaire pour les Générations futures, en l'occurrence, peut pointer du doigt les décisions politiques problématiques et les soumettre à l'attention du public.

Lorsque les responsables publics allient leurs compétences à une réflexion approfondie dans la prise de décisions, cela renvoie à une notion d'éthique qui nous vient de la Grèce antique,

appelée *phronesis*. On lui donne généralement le sens de « précaution », bien que la signification du mot ait beaucoup fait débat. Cette notion comporte des implications spécifiques dans le champ des sciences et des décisions publiques, où la capacité à prendre en considération les conséquences de ses actions (la *phronesis*, donc) est ce qui caractérise la véritable sagesse. Malheureusement pour notre projet, les anciens estimaient que la *phronesis* ne s'enseignait pas, mais qu'elle s'acquérirait plutôt grâce à la connaissance de soi et à l'expérience de vie. Si l'on souhaite permettre aux enfants d'être les décisionnaires de leur propre destin politique en leur offrant davantage de droits que jamais auparavant dans l'histoire, on peut reconnaître que l'expérience est la seule chose dont ils manquent. C'est la raison pour laquelle, depuis la nuit des temps, les adultes se pensent autorisés à agir en leur nom, prétextant savoir ce qu'il y a de mieux pour eux.

Si l'on y regarde de près, même Eglantyne Jebb, dans sa Déclaration des droits de l'enfant, discrédite la capacité de l'enfant à décider pour lui-même. Chaque article de la Déclaration est formulé à la voix passive : « L'enfant doit recevoir les moyens de se développer d'une façon normale », « L'enfant orphelin et l'abandonné doivent être recueillis et secourus », et ainsi de suite. Si cette déclaration semble en apparence une liste de droits de l'enfant, il serait plus adapté de dire qu'il s'agit en réalité d'une liste des devoirs des adultes envers les enfants. Lorsqu'on déclare que l'enfant « doit recevoir les moyens de se développer d'une façon normale », on implique que c'est un adulte qui doit mettre ces moyens à sa disposition. On pourrait aujourd'hui reprendre la Déclaration de Jebb en sollicitant la participation active des enfants, et en appliquant l'approche Feel-Imagine-Do-Share de Kiran Bir Sethi à chacun des articles. Enfants et adultes pourraient créer des œuvres d'art afin d'illustrer les nouveaux articles de la Déclaration, et ces œuvres pourraient être exposées dans une Galerie d'Art des Planetizens accessible numériquement.

Voilà une idée parmi d'autres. Et vous, quelles sont vos idées ?

Comprenez-moi bien, j'estime que le rôle des adultes dans la protection des enfants est absolument crucial. La prise de conscience encouragée par le principe des Septs Générations

et par le Bureau du Commissaire pour les générations futures au Pays de Galle sont deux bastions dans le paysage garantissant la défense des droits des plus jeunes. Trop souvent nos relations avec les plus jeunes sont fondées sur une vision hiérarchique, celle-là même qui caractérise les tyrannies et les nombreuses autres formes de régimes autoritaires à travers l'histoire, qu'elle se manifeste à l'échelle sociétale (tyrannie, autocratie...) ou à l'échelle familiale (le *paterfamilias* romain, par exemple).

Le statut de *paterfamilias* octroyait à la figure patriarcale aînée de la famille le droit d'exercer son autorité sur celle-ci, y compris sur les membres de la famille élargie, sans que son pouvoir ne soit jamais remis en question. En d'autres termes, le *paterfamilias* disposait du droit de vie et de mort sur sa famille et des pleins pouvoirs sur leurs possessions, esclaves compris. Il pouvait, s'il le souhaitait, vendre les enfants en esclavage, mettre à mort les enfants handicapés, imposer des mariages, punir les femmes adultères, etc. En écrivant ceci, je me remémore ce qu'un juriste de Stanford m'a dit un jour lors d'une discussion. Selon lui, la définition de la loi se résume à « un équilibre figé des pouvoirs ». Et si nous avions le pouvoir de faire basculer cet équilibre supposément figé pour en faire quelque chose de plus fluide et de plus adaptable à nos besoins actuels et à ceux des générations futures ?

La nature regorge d'exemples de figures parentales bienveillantes mettant tout en œuvre pour protéger les jeunes membres du clan. Il suffit de regarder les éléphants, qui vivent selon un modèle opposé à celui du *paterfamilias* : chez eux, c'est la matriarche de la famille qui est responsable d'élever jusqu'à trois générations de descendants. Toutefois, plutôt que de régner en autocrate, elle manifeste son pouvoir par les soins qu'elle apporte. Elle n'abandonne pas les enfants handicapés; elle se rend à l'arrière du troupeau pour porter attention aux jeunes éléphanteaux moins développés que les autres et les aide à adopter la cadence du groupe, elle emploie son temps à leur apprendre à marcher, à se laver, etc. Cet exemple évoque les propos de Margaret Mead, selon laquelle les premiers signes de civilisation dans la préhistoire ne se trouvent pas dans les armes ou les outils, mais dans l'existence d'os ayant été réparés. Les vestiges des premières sociétés sauvages et compétitives

montrent des cages thoraciques transpercées de flèches et des crânes enfoncés. Puis, à un point dans l'histoire, on constate la multiplication de restes humains présentant une croissance osseuse renforcée postérieure à une fracture. Ceci nous indique un changement de paradigme. Plutôt que d'abandonner les blessés et les invalides à leur triste sort, les premières communautés humaines ont reconnu la valeur du sacrifice personnel consistant à s'occuper des blessés et à les aider à retrouver la santé, en chassant pour eux, en leur apportant de la nourriture, etc. Ce que Mead veut démontrer par là, c'est que la gestion basée sur l'attention mutuelle s'est avérée plus efficace à maintenir notre espèce en vie que la gestion autoritaire. Si nous voulons avoir une chance de survie future, il nous faut continuer sur cette voie de l'attention mutuelle.

On peut envisager ce changement de paradigme à notre époque en observant la société à travers le prisme de la théorie des systèmes dite « des 5R ». La théorie des 5R expose que le cœur de tout système repose sur des interactions. Ces interactions ont lieu entre des acteurs endossant certains Rôles au sein d'un réseau de Relations gouverné par des Règles. Elles nécessitent l'obtention de Ressources afin de produire certains Résultats. Voilà en quoi consistent les 5R. Au tournant de l'histoire auquel nous nous trouvons, il nous faut repenser chacune de ces dimensions. La vision colonialiste cherche en permanence à obtenir davantage de Ressources afin d'obtenir de meilleurs Résultats, engendrant ce faisant des Relations conflictuelles, des Règles de domination et des Rôles de subordination. Il arrive même que les humains eux-mêmes soient traités comme des Ressources. Et s'il était possible de transformer ces Rôles, ces Relations et ces Règles en quelque chose de meilleur, tout en transitionnant vers des Ressources alternatives et durables ? Nous pourrions alors rétablir des Relations basées sur la coopération et non le conflit, et des Règles fondées sur la distribution et non la domination.

Cette transformation des Rôles doit impérativement inclure notre propre transformation en bons ancêtres. Dans son livre *Le bon ancêtre: comment penser à long terme dans un monde à court terme* dont nous parlions plus haut, Roman Krznaric avance que nous avons

colonisé le futur en y reléguant nos dégâts écologiques comme s'il s'agissait d'une sorte d'arrière-pays colonial dont nous pouvions disposer à souhait sans même nous soucier des conséquences. Décoloniser le futur implique d'élargir notre conception du présent pour y inclure les siècles à venir, qui verront naître une majorité silencieuse faite de trilliards d'individus.

Drew Dellinger est un poète contemporain, auteur d'un poème intitulé « What Did You Do Once You Knew ? »². Dans ce poème, il imagine un dialogue avec les générations futures, qui commencerait ainsi :

<i>It's 3:23 in the morning and I'm awake because my great grandchildren won't let me sleep my great grandchildren ask me in dreams what did you do while the Planet was plundered? what did you do when the Earth was unravelling?</i>	<i>Il est 3h23 du matin et je suis réveillé parce que mes arrières petits-enfants ne me laissent pas dormir mes arrières petits-enfants me demandent en rêve que faisais-tu lorsqu'ils pillaien la planète ? que faisais-tu quand la Terre tirait vers sa fin ?</i>
<i>surely you did something when the seasons started failing? as the mammals, reptiles, birds were all dying?</i>	<i>sans doute as-tu réagi en voyant les saisons se confondre et les mammifères, les reptiles, les oiseaux mourir ?</i>
<i>did you fill the streets with protest when democracy was stolen?</i>	<i>as-tu crié ton indignation dans les rues lorsque la démocratie t'a été dérobée ?</i>

² Publié le 29 novembre 2012

Source : <<https://earthlingopinion.wordpress.com/2012/11/29/what-did-you-do-once-you-knew/>>

*what did you do
once
you
knew?*

*qu'as-tu fait
lorsque
tu
as su ?*

Comme nous pouvons le voir avec Fridays for Future et nombre d'autres mouvements internationaux créés par des jeunes, pour être un bon ancêtre aujourd'hui, nous ne sommes même pas obligés de tenir des conversations hypothétiques avec les générations futures. Il nous suffit d'écouter les jeunes de notre époque, dès maintenant. Le livre de Roman Krznaric fait mention d'une multitude de mouvements déjà bien établis : il existe des initiatives visant à donner aux rivières et aux lacs des droits, un procès historique a été intenté au gouvernement américain afin de garantir le droit à une atmosphère saine et vivable pour les générations actuelles et futures, et la liste est encore longue.

Suite à l'ouragan Katrina et à la réponse insuffisante du gouvernement Américain face à celui-ci, des experts en sciences sociales travaillant au sein de différentes agences gouvernementales ont établi un modèle de gestion de crise appelé Meta-Leadership, dans lequel chaque individu situé sur un axe hiérarchique est investi d'une responsabilité et d'un rôle à jouer. La clé pour une bonne exécution de ce rôle et pour une compréhension appropriée des besoins de la situation réside dans l'existence de liens humains authentiques entre les différents acteurs, qu'ils se situent plus haut ou plus bas dans la chaîne de commandement. C'est le monde tout entier qui se trouve actuellement en état de crise, et il est temps pour chacun d'entre nous de devenir un Meta-Leader. Il est temps de « planétiser le mouvement », pour reprendre les mots de Martin Luther King Jr, ou pour utiliser les nôtres : il est temps de devenir un planetizen.

Qu'est-ce qu'un planetizen, et que veut dire planetiser ? Cela veut dire prendre conscience, développer son empathie, aiguiser son sens de la démocratie et passer à l'action, le tout à

l'échelle planétaire. En tant que planetizens, il nous faut changer la façon dont nous percevons non seulement nous, mais aussi notre passé et notre futur afin de réformer chacun des 5R et de faire advenir une vision plus éthique du monde en prenant toujours davantage en compte les enfants d'aujourd'hui et de demain, les animaux, les plantes, les lacs et l'atmosphère. Être un planetizen, cela signifie voir le monde comme un héritage que nous avons reçu en commun. Un héritage de ressources naturelles, d'une part, telles que l'eau, la biodiversité et l'espace, mais aussi un héritage de ressources intellectuelles telles que la science, les mathématiques, et les arts. Et finalement, un héritage de ressources numériques, telles qu'Internet et Wikipédia.

Les planetizens souhaitent que cet héritage s'épanouisse en accès libre afin que chacun d'entre nous puisse s'en sentir responsable.

En bref, planétiser, c'est se sentir observé par les yeux inquiets de notre planète épuisée.

Et vous, comment vous présenteriez-vous ou vous décririez-vous aux yeux de la planète ?

Pourriez-vous l'exprimer sous la forme d'un poème ou d'un court texte ?

Ci-dessous vous trouverez ma propre tentative mais je serai ravi de découvrir la vôtre.

Si vous rédigez un poème ou un texte en prose, partagez-le sur le réseau social de votre choix avec le hashtag #planétiser.

*Vu depuis les yeux de la planète,
Si nous étions un peu honnêtes,
Nous admettrions que notre bilan n'est pas très net.*

*Si nous étions réveillés par nos descendants
Qui nous demandent d'expliquer notre bilan,
Il faudrait admettre que nous avons été trop lents,
Dans notre prise de conscience,
Malgré les résultats de la science.*

*En tant que citoyen,
Nos résultats sont bien moyens,
Pendant que l'on exploite les gaz de schiste,
On élit toujours plus de fascistes.*

*Alors que certains prennent les armes,
Toujours plus nombreuses sont les larmes.*

Sommes nous condamnés à l'agression, l'exclusion, la compétition, l'hyperconsommation, la destruction, la domination ?

*Si le citoyen est l'homme en arme qui défend les murs de la cité,
Faut-il s'étonner que les migrants, les esclaves, les femmes et les enfants n'aient pas eu facilement accès à la citoyenneté ?*

*Sommes nous capables de comprendre que ces murs séparent l'homme de la nature,
Qui pour nourrir nos Cités se transforme aujourd'hui en sépulture ?*

Puissent nos enfants apprendre à coopérer pour relever les défis de notre temps plus que d'être en compétition sur les savoir d'hier.

Puisse la poésie nous aider à sortir de notre anesthésie.

Puissions nous écrire ensemble la suite en un cadavre exquis.

*Et si nous écoutions enfin Martin Luther King qui nous invitait à planétiser le mouvement,
Serions-nous capables au vue de notre interdépendance et de nos vulnérabilités de repenser nos actions, notre capacité à vivre ensemble sur le frêle esquif interstellaire qu'est notre maison commune ?*

Serions-nous capables de soigner simultanément la santé planétaire et l'éco-anxiété ?

Et si nous devenions des planetizens ?

Serions nous inspirés par les maîtres zens,

Capables de prendre soin de nous, des autres et de la planète ?

Serions-nous capables d'éviter la tragédie des communs?

En inventant tous ensemble un autre chemin,

Où on tiendrait en main notre destin !